

L'enragé qui fracturait la lumière et l'évitait

Le Palais de Tokyo lance sa saison avec Julio Le Parc, maître de la cinétique, militant du désordre, apôtre des sixties

Art contemporain

La loi du chaos n'a pas eu raison du Palais de Tokyo : si la première saison, à l'automne 2012, déconcertait par son brouhaha revendiqué, la seconde, ouverte fin février, redonne tous les espoirs en cet immense centre d'art. Mieux articulées et identifiées, les expositions en myriade, de François Curlet à Joachim Koesler, laissent enfin respirer œuvres et propos. Ce qui n'empêche pas les esprits de perdre joliment la boule. Rétif à la dictature de l'ordre, le directeur du site, Jean de Loisy, souhaite continuer à en faire un lieu d'errance et de vertige. C'est magnifiquement réussi avec la très vaste exposition consacrée à Julio Le Parc. Chez cet Argentin exilé en France à la fin des années 1950, tout tangué, clignote, déstabilise, s'emballe, palpite. Retour d'un prodige

« Mon point de départ, c'est de réfléchir aux mécanismes de diffusion, à la mystification du créateur »

Très, trop longtemps négligé par la France, ce maître du cinétisme, et plus, fait donc un stupéfiant come-back. Trublion électrisé aux luttes des années 1960, Julio Le Parc n'a jamais laissé les institutions et leurs dirigeants en repos. Il n'a jamais mâché ses mots, jamais lâché ses convictions politiques, jamais renoncé à ses désirs de démocratisation du monde de l'art. « Mon point de départ, c'est de réfléchir aux mécanismes de diffusion, à la mystification du créateur, à l'insertion dans le circuit commercial, rappelle-t-il. Nous avons aussi tout fait pour que les visiteurs ne se sentent jamais inférieurs, qu'ils aient la relation la plus directe possible à l'œuvre, sans avoir fait des études d'esthétique ou d'histoire de l'art. »

Que les musées français lui aient fait payer ses revendications, à lui qui, en 1972, a joué aux dés une exposition au Musée d'art moderne de la Ville de Paris (et a perdu...) ? Nulle amertume : « Chacun fait ce qu'il peut, s'amuse-t-il, moi je n'ai jamais pu m'aplatir pour devenir un artiste officiel... J'aurais simplement aimé avoir davantage d'imagination pour aider à changer les institutions, plus soumises que jamais au goût du marché. » Le Parc a donc payé.



DAVID COULON

Bien assez. Cette exposition, qui réjouit à tout âge, montre combien on eut tort de le négliger. « Si on atteint 75 ans et qu'on fait des choses correctes, on commence à être pris en compte. C'est un des mérites de continuer à vivre... »

Vivre, donc ! Pas une œuvre en repos. Pas un corps indifférent. Soumis à mille stimuli, le visiteur avance dans un enchantement perpétuellement renouvelé. Forêt de lames d'aluminium, d'abord : la franchir vaillamment, affronter ses explosions de reflets, accepter le labyrinthe. Ne pas avoir peur de l'obscurité. La grande nef sous ver-

rière a été métamorphosée : des murs noirs articulent un parcours visant à désorienter les sens. Toiles, sculptures, installations lumineuses, on ne sait plus où donner de la tête. Des toiles ondulent sous la lumière et projettent des reflets toujours changeants. Des rideaux de tulle rebondissent, soumis à un stroboscope qui donne le vertige aux cœurs les mieux accrochés. Pourtant, rien de high-tech dans ces installations nées pour la plupart dans les années 1960 : du plus humble bricolage, une ampoule occultée par-ci, un petit moteur par-là.

La machine à remonter le temps fonctionne à plein régime : nous voilà dans ces sixties, quand Julio Le Parc et ses *compañeros* du collectif G.R.A.V., groupe de recherche d'art visuel créé en 1960, bouleversaient la scène française et l'emportaient dans le grand mouvement de l'art cinétique. Si ce collectif s'est autodissous en 1968, Le Parc perpétue jusqu'à aujourd'hui son énergie positive. « Contrairement à d'autres membres du G.R.A.V. comme François Morellet, je n'ai jamais cherché à aggraver le visiteur, mais plutôt à le conquérir, le séduire, le surprendre, se sou-

vient le charmeur, de sa voix douce et chantante. L'essentiel est de laisser le regardeur dans une disponibilité à lui-même, qu'il soit moins passif, complète la proposition et en soit complice. »

On obtempère avec le plus grand plaisir. D'autant que la première ligne droite finit en apothéose. Un soleil jamais las vous happe. Vaste cercle d'aluminium, il miroite des zébrures en perpétuel mouvement d'une lumière qui vient raser sa texture. Un planétarium fait de rien, une « Voie lactée » à portée de main. Difficile de s'en arracher. D'autant plus que la fin

Julio Le Parc exposé urbi et orbi

Au Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e. Tél. : 01-81-97-35-88. Tous les jours sauf mardi de midi à minuit. De 8 à 10 euros. Jusqu'au 13 mai. Palaisdetokyo.com

A la Galerie Bugada & Cargnel, 7-9, rue de l'Equerre, Paris 19^e. Jusqu'au 13 avril. Bugadacargnel.com

A la Galerie de Multiples, 17, rue Saint-Gilles, Paris 3^e. Jusqu'au 24 avril. Galeriedemultiples.com

A la Galerie Lélia Mordoch, 50, rue Mazarine, Paris 6^e. Jusqu'au 6 avril. Leliamordochgalerie.com

A la Galerie Denise René, 22, rue Charlot, Paris 3^e. Jusqu'au 18 avril. Deniserene.com

du parcours est moins spectaculaire. Certes, il y a bien cet immense mobile de carrés de Plexiglas rouge : sous le feu des projecteurs, il explose en cinéma abstrait, sol, murs et plafond. Mais les œuvres qui l'entourent sont, elles, à destination d'un public d'experts plutôt que de novices.

« Si mes installations mettent les gens de bonne humeur, transmettent un peu d'optimisme, c'est gagné »

Commissaire de l'exposition, Daria de Beauvais a tenu à sortir de l'atelier des toiles méconnues. Histoire de redonner sa complexité à une œuvre qui continue à se faire. Et n'a de cesse de nous amener dans son jeu : dans la dernière salle, la plus ludique, le visiteur peut manipuler les œuvres à loisir.

« Si mes installations mettent les gens de bonne humeur, transmettent un peu d'optimisme, c'est gagné », explique le plasticien. Ces petites choses peuvent aider au changement d'état d'esprit, elles sont un modeste moteur. Je me souviendrai toujours de l'énergie que nous donnaient les films de Charlot, à nous pauvres gamins. C'est cette énergie qui mobilise tous les espoirs, car elle permet de découvrir des choses en soi. » Chaos y compris. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Au Palais de Tokyo, le voisinage de Raymond Roussel, engrais fertile de l'imaginaire

SON ÉCRITURE reste une énigme, sa vie demeure entourée d'un voile de mystère... Comment consacrer une exposition à la figure de l'écrivain Raymond Roussel ? Le Palais de Tokyo déjoue superbement le piège, en l'abordant par le biais des arts plastiques. « L'écriture comme lieu de production d'images » : voilà le postulat d'où est parti le commissaire d'exposition, François Piron.

Dédié à la descendance dans les arts plastiques de l'auteur d'*Impressions d'Afrique* et de *Loculus Solus*, ce parcours succède à une première proposition, dévoilée l'an passé au Musée Reina Sofia de Madrid et à la Fondation Serralves de Porto. Il s'agissait alors d'explorer l'influence sourde mais déterminante, sur l'art moderne, de celui dont l'ami Michel Leiris disait : « Il prône l'évasion du domaine de la Réalité dans celui de la Conception. »

La lecture de Roussel par Marcel Duchamp fut ainsi fondamentale pour la création de son *Grand Verre* ; Salvador Dali vit en lui un

frère en paranoïa critique ; Breton l'érigea au rang des rares créateurs d'un « monde complet ». On retrouve un pan de cette approche dans le prélude de l'exposition actuelle : y sont réveillées les figures de Victorien Sardou, dont les dessins ésotériques et les pièces de théâtre troublèrent profondément Roussel, ou de Jules Verne, qui fit de ce rentier superbe un voyageur infatigable de tous les mondes, réels et imaginaires.

Mais nos contemporains ? Qu'ont-ils à faire de cet écrivain oublié ? L'accrochage volontairement partiel fait surgir dans leurs œuvres une influence indéniable, bien que voilée. Pas question de prendre Roussel au pied de la lettre : ce grand déjoueur de mots, ce magicien de l'homonymie ne se laisserait pas faire. En outre, remarque François Piron, « il est frappant de constater que chaque artiste s'est inspiré de Roussel pour des raisons différentes et souvent contradictoires ». Leur seul point commun : avoir une âme comme « une étrange usine ».



« Kandor 10B (Exploded Fortress of Solitude) », de Mike Kelley (2011), une des œuvres exposées au palais de Tokyo. ANDRÉ MORIN

Plutôt que de composer un artificiel jeu des 7 familles, il fallait donc concevoir l'exposition en cabinet des merveilles ; une valse d'installations, chacune se voulant aussi « monde complet ». Certains plasticiens sont partis en quête des traces de l'auteur, com-

L'écrivain, qui influence Duchamps et Dali, inspire aujourd'hui Othoniel ou Mike Kelley

me Jean-Michel Othoniel. Enfante des merveilleuses boîtes à malice de Joseph Cornell, elles aussi exposées, Thea Djordjadze pose sous vitrine sur du sable noir deux fragments de chat empaillé. En vis-à-vis, Mark Manders met en scène une machinerie étrange, pareillement sombre, qui se refuse superbement à l'entendement. Machine également, tout aussi célibataire pour reprendre le

concept duchampien, l'installation sur table d'André Maranhã, Pedro Morais, Jorge Queiroz et Francisco Tropia. Elle a auparavant servi de décor à une performance, pour être aujourd'hui présentée comme une pièce en soi, décor à activer mentalement.

Enfin, le parcours s'achève sur un cœur sombre, un des plus beaux projets de Mike Kelley. Il s'agit d'une vaste grotte de carton-pâte, qui cache un secret : sous globe de verre, une maquette fluorescente de Kandor, la ville natale que Superman, exilé sur notre planète, n'a jamais vraiment quittée. Invitant à l'errance, elle illustre à merveille ce que le poète Eluard disait de Roussel : « Il nous montre tout ce qui n'a pas été ; cette réalité seule nous importe. » ■

E. L.

Nouvelles impressions de Raymond Roussel, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e. Tél. : 01-81-97-35-88. Tous les jours, sauf mardi, de midi à minuit. De 8€ à 10€. Jusqu'au 20 mai. Palaisdetokyo.com.